

il parvint à se dégager des décombres et à sortir jusque dans la rue.

A peine me suis-je aperçu d'un peu de calme, que je retourne en hâte chez le P. Prieur. Je le trouvai sain et sauf, pris des habits et courus vêtir le pauvre P. Luddi, que je trouve la tête en sang, les jambes chancelantes, couvert de poussière, et pleurant comme un enfant. Avec un de mes mouchoirs, je lui enveloppe la tête, et lui enfile deux habits l'un sur l'autre. J'aide ensuite à sortir au jardin les autres Religieux restés encore dans le Couvent, mais à peine ceux-ci sont-ils dehors, qu'une troisième secousse se produisit, si violente que, pour ne pas tomber, nous dûmes nous cramponner aux arbres. Vous devinez, cher ami, quelles actions de grâces nous rendîmes au Ciel quand nous constatâmes que nous étions tous vivants.

Sans perdre de temps, nous commençâmes à porter secours à nos voisins, moins heureux ; mais ce n'est qu'au lever du jour que nous comprîmes l'étendue du désastre.

Après avoir pansé le bon P. Luddi, recueilli tout près de là, chez les Visitandines, dont il était le dévoué confesseur, et dont le couvent était devenu aussi inhabitable que le nôtre, je me munis de divers médicaments et me mis à courir au secours des blessés, à panser leurs plaies et à leur donner quelques mots d'encouragement, pendant que les Pères leur portaient le bénéfice de l'absolution. Mes provisions de remèdes sont vite épuisées, et je cours à l'hôpital, où je trouve les bonnes Sœurs "Della Carità" toutes sauves, mais la pharmacie est sous les ruines. Je suis contraint de retourner cher les Salésiennes, et de nouveau je me mets à courir au secours des pauvres blessés, jusque vers deux heures. Alors, n'en pouvant plus, je me présente chez nos bonnes Sœurs Visitandines qui me font prendre un peu de nourriture.

Je ne vous dirai pas, cher ami, car les journaux vous l'auront dépeint, le lugubre spectacle de ces milliers de personnes surprises par la mort au milieu du sommeil.

Mais il fallait penser à la nuit. Une grande baraque fut dressée au milieu du jardin, assez loin pour qu'aucun mur pût nous atteindre en cas d'écroulement. Ce fut là que nous passâmes nos nuits durant la semaine que nous restâmes à Reggio après la catastrophe, et durant laquelle nous nous sommes efforcés de mettre un peu de baume sur tant de douleurs, et de parler de Dieu à ces pauvres gens à moitié déses-